

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/3 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.3.50213

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

mettre sa disparition (secteur de Orel, décembre 1943) a détruit toutes les lettres de son époux qu'elle détenait car, selon les proches et les voisins: »c'est ce qu'on faisait alors, même si on avait aimé quelqu'un ...«.

Mais surtout, c'est qu'il a écrit à sa parente ce qu'il n'aurait sans doute jamais osé confier à sa femme et l'intérêt, et la curiosité aussi de cette correspondance résident justement dans ce qu'il dévoile de »sa« guerre. On s'interroge bien entendu sur la perméabilité de la censure de la Wehrmacht, dont la redoutable efficacité est dans ce cas prise en défaut. Hoffmeier, maçon de son état, incorporé à 30 ans le 1^{er} mars 1940 dans la 2^e Cie. du 306 Rgt. d'infanterie n'avait rien d'un militariste ou d'un pur produit du régime national-socialiste, en tout cas, ceci n'apparaît pas dans ses cartes, tout au contraire. De sa première lettre du front de l'Est (21.3.1942) jusqu'à celle qui a précédé sa disparition début décembre 1943, on peut suivre l'intensification de la résistance des troupes soviétiques et la puissance croissante de leurs offensives. Hoffmeier était un homme brave puisqu'il avait reçu l'insigne en or du combat rapproché (ce qui signifiait qu'il avait vu l'adversaire »dans le blanc des yeux«) mais s'il n'avait jamais craint la mort, il y était prêt. Dans ses dernières cartes, l'évolution est très perceptible, on sent qu'il a trop connu de misères et de disparitions autour de lui et le 4 décembre il écrit: »nous sommes en enfants perdus et on ne sait pas si nous avons encerclé les Russes, ou l'inverse« et il se livre à son destin, sachant que sa fin est proche, et inévitable. On constate d'ailleurs qu'en aucune de ces correspondances on ne voit d'influence religieuse. Est-ce là une preuve significative de l'influence de la laïcisation »à la NDSAP«? En tout cas ceci tranche avec le ton des lettres de soldats (allemands) de la Grande Guerre.

On ne sait si ce livre, illustré de photographies familiales et dont l'épilogue rappelle ce qu'a pu être l'existence quotidienne d'Allemands d'origine modeste après 1945, pourra bénéficier d'une bonne diffusion. À n'en pas douter, nombreux seront ceux qui se retrouveront dans ces pages, pleines d'émotion, sans pathos.

Marcel SPIVAK (†), Les Lilas

W. G. SEBALD, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, traduit de l'allemand par Patrick CHARBONNEAU, Arles (Actes Sud) 2004, 155 p. (Lettres allemandes), ISBN 2-7427-4614-5, EUR 17,50.

Sous un titre énigmatique les éditions Actes Sud publient deux textes posthumes de W. G. Sebald, écrivain et critique littéraire né en Allemagne et vivant en Angleterre depuis 1966. Le premier, »Guerre aérienne et littérature« aborde de manière magistrale le thème occulté des réactions – ou plutôt de l'absence de réactions – du peuple allemand face aux bombardements aériens massifs subis par le territoire du Reich pendant la Seconde Guerre mondiale. Avec quelques chiffres, quelques photos, l'auteur évoque la réalité historique de la destruction des villes allemandes, 600 000 morts, 3 millions et demi de logements détruits, flammes de 1000 m de haut s'élevant de Hambourg, cadavres rétrécis, bouillis, croix de fortune sur les amoncellements de pierres, odeur omniprésente, essaims de mouches, marées de rats se nourrissant de cadavres dans les décombres ... Partant de ce constat d'un traumatisme majeur inscrit dans la démographie, dans l'économie, dans la géographie des villes et de leur patrimoine, l'auteur mène une quête minutieuse afin de repérer, dans la littérature allemande, les cicatrices d'une telle tragédie. On pourrait s'attendre à un effondrement des valeurs, des repères, une rupture littéraire, témoignage d'une vaste dépression collective; mais, hormis un ou deux textes – dont le sombre roman de Heinrich Böll, »Le Silence de l'ange«, resté 40 ans inaccessible au public, car mettant en scène un univers insupportablement dépressif – la littérature allemande semble triompher de la destruction en affichant une surprenante continuité. Sebald poursuit par une réflexion originale sur la capacité des individus à surmonter la destruction, à faire comme si de rien n'était, à la nier, voire à l'utiliser

pour leur propre gloire. Procédant par petites touches littéraires assorties de souvenirs personnels, il suggère que les Allemands de l'après-guerre ont réagi à la catastrophe en faisant appel à leur référent culturel. D'où les nombreux poncifs et lieux communs que l'on rencontre dans la littérature comme dans les témoignages oraux ou écrits. Les descriptions des villes allemandes au moment des bombardements sont inspirées des grandes pages sur les incendies de Londres au XVIII^e siècle ou de Moscou au début XIX^e, issus de la culture classique ou romantique. Au lieu de prendre la pleine mesure de la destruction, de mettre en mots les images indicibles de la panique et des cadavres, les témoins ont trouvé refuge dans la musique allemande, l'esthétisme, l'onirisme, le thème de l'apocalypse et de la renaissance, le respect des élites et de la société patriarcale.

N'y a-t-il pas, dans cette amnésie collective, au-delà de la volonté respectable de taire les souvenirs traumatisants, la résurgence de l'héritage *völkisch*? La fierté de la reconstruction à partir de zéro, la réalité du «miracle économique allemand», le refus de parler du traumatisme subi ne permettent-ils pas de prouver la permanence de la force morale du peuple, de ce sentiment de grandeur qui s'inscrit dans une continuité séculaire? Ce livre profondément évocateur ne fait qu'effleurer les grandes questions, sans argumenter, mais il ouvre, par le biais de la critique littéraire, des perspectives totalement inédites pour l'histoire des peuples dans la guerre. Le bombardement des populations civiles, loin de provoquer des paniques qui contraindraient les gouvernements à abdiquer, comme le supposaient naïvement ses précurseurs, suscite un endurcissement imprévisible qui rend inéluctable l'engrenage de la destruction. Des deux côtés, le sentiment de puissance est galvanisé: puissance de détruire d'un côté, puissance de subir et de renaître de l'autre. Sebald recherche ainsi, et trouve parfois, enfouis sous les décombres, ces sentiments qui semèrent la violence dans l'Europe de la première moitié du XX^e siècle. Son deuxième texte sur l'écrivain Alfred Andersch, démontre ainsi de manière particulièrement incisive l'imprégnation quasi-inconsciente de l'idéologie dans une œuvre littéraire d'après-guerre. L'ensemble de ce petit recueil présente un caractère un peu disparate et inachevé qui peut déconcerter les historiens, ils y trouveront cependant une hauteur de vue exceptionnelle et certaines pages splendides et courageuses qui sont une invitation à poursuivre la recherche.

Claude D'ABZAC-EPEZY, Vincennes

Sybille STEINBACHER, *Auschwitz. Geschichte und Nachgeschichte*, München (C. H. Beck) 2004, 128 p., 1 ill. (Wissen), ISBN 3-406-50833-2, EUR 7,90.

La commémoration du 60^e anniversaire de la libération d'Auschwitz a suscité un nombre étourdissant d'ouvrages. La synthèse de Steinbacher, collaboratrice de Norbert Frei à l'université Friedrich-Schiller à Iéna, part d'un paradoxe historiographique, également relevé par Annette Wieworka pour la France: l'absence de monographie consacrée aux camps d'Auschwitz. Steinbacher croise l'histoire des camps d'Auschwitz et celle de la ville, modèle de la germanisation à l'est voulu par les nazis. Dix chapitres chronologiques appuyés sur un appareil critique (cartes, bibliographie sélective, index des noms propres) rendent l'ouvrage très maniable.

L'auteur s'intéresse à l'évolution du camp en centre de mise à mort de plus d'un million de personnes (dont 88% de juifs). Elle distingue ce qui relève du projet idéologique du III^e Reich de ce qui ressortit à une dynamique locale. Le camp ouvert en 1940 (Auschwitz I à partir de 1943) sur un ancien centre pour migrants sert à la «détention préventive» des opposants politiques polonais, les nazis tirant profit des aménités du lieu. Le projet d'une usine IG-Farben au printemps 1941 modifie l'organisation de cette «zone d'intérêt du camp» avec l'ouverture en octobre 1942 d'un camp de travail à Monowitz pour rapprocher la main-d'œuvre concentrationnaire des usines de Buna. Ce camp de concentration (Ausch-